

Noirs et blancs en couleur

Reservoir Dogs de Quentin Tarantino

Thierry Horguelin

Numéro 65, février–mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22683ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Horguelin, T. (1993). Compte rendu de [Noirs et blancs en couleur / *Reservoir Dogs* de Quentin Tarantino]. *24 images*, (65), 66–66.



Mr. Blonde, Mr. Brown, Mr. White, Nice Guy Eddie, Joe Cadot, Mr. Orange, Mr. Pink et Mr. Blue

NOIRS ET BLANCS EN COULEUR

par Thierry Horguelin

À mi-chemin entre Shakespeare et série B ultra-violente, *Reservoir Dogs* est un suffoquant huis clos qui élève le bain de sang consécutif à un casse manqué à la hauteur d'une tragédie élisabéthaine. Produit par Monte Hellman, Tarantino s'inscrit, derrière les frères Coen première manière (*Blood Simple*), dans le courant de renouvellement du thriller (et du thème éternel de la trahison) par dynamitage de la convention et exaspération des contraires. Le résultat est un film à la fois brut et raffiné, primitif et maniériste, sanglant et bouffon, dépouillé et formaliste, suspense efficace au premier degré et savant exercice de mise en abyme.

Implacable comme un théorème, *Reservoir Dogs* est prodigieux d'abord par la logique de sa construction évidée, sorte de puzzle auquel il manque la scène centrale. De ce vide le film se nourrit littéralement comme du plus explosif des carburants, pour laisser une heure et demie plus tard le spectateur à bout de nerfs. Passé un impayable prologue (où l'on disserte de la signification profonde du dernier tube de Madonna avant d'ergoter sur la nécessité du pourboire), *Reservoir Dogs* fonctionne en effet sur le principe de l'essoreuse, autour d'une scène qu'on ne verra jamais: un

hold-up qui a tourné à la fusillade et au désastre. Hold-up après lequel cinq gangsters sapés en croque-morts mais portant des noms de couleurs vives se retrouvent pour compter leurs morts et régler leurs comptes, dans un hangar qui joue comme la scène d'un dérisoire et tragique théâtre de l'absurde. Dans le jeu pipé de la vérité et du mensonge qui s'installe, Tarantino a la perversion suprême de tendre rapidement le trousseau de clés aux spectateurs, alors que tous les protagonistes n'ont qu'un point de vue partiel et tronqué sur l'action, prisonniers qu'ils sont d'un cloisonnement paranoïaque qui, en leur imposant d'en savoir le moins possible les uns sur les autres, se retourne contre eux — jusqu'au carnage final.

Le film repose donc sur la primauté du verbe, sur la confrontation orale des versions divergentes des faits; autrement dit sur des scénarios fragmentaires, renvoyant à l'idée de mise en scène (d'un braquage, mais aussi bien d'un film). Le respect des trois unités, la maîtrise de l'espace, le sens des poses et des gestes, la chorégraphie savamment géométrisée des déplacements accentuent le caractère de représentation panique du film. Mais dans cette structure de type théâtral (aérée par

la mobilité de la caméra), Tarantino en emboîte une autre via un emploi extrêmement souple du flash-back, chaque retour en arrière apportant, avec le background des personnages, un nouvel éclairage sur l'action. Le film procède ainsi par ruptures saisissantes à l'intérieur d'une continuité à la fois circulaire et brisée, centrifuge et centripète.

Si la violence du film (qui a tant fait parler les nouveaux censeurs hypocritement déguisés en défenseurs de la moralité publique) est effectivement insoutenable, c'est d'abord en raison de l'extraordinaire tension de ce dispositif. Quoi qu'en pense M. Benjamin, la violence de *Reservoir Dogs* est plus «mentale» que réellement visualisée — à l'image d'un récit qui n'existe que dans sa reconstruction dans la tête du spectateur, ou du chromatisme violent du film, induit davantage par les noms des personnages que par sa palette proprement dite. Il n'y a pas chez Tarantino d'exhibition complaisante: au moment où, après une danse hallucinante, Mr. Blonde tranche au rasoir l'oreille du flic tenu en otage, la caméra panote vers un coin désert du hangar, et c'est l'idée de ce qui se déroule hors champ qui est intolérable, non ce qui est montré. Qu'à ce moment on ferme tout de même les yeux en dit long sur la puissance d'une mise en scène qui fait monter la tension par la seule concentration de l'action dans un lieu clos et en temps réel.

Car *Reservoir Dogs* ne serait qu'un exercice en forme de spirale qui se creuse vertigineusement sans l'énergie sidérante du filmage et *l'innocence sauvage* avec laquelle un jeune cinéaste pourtant nourri de cinéphilie de série B et de culture rock des années 70 dynamite un film de genre. Raison de plus pour le compter déjà, avec Tim Burton et les frères Coen, parmi ceux qui nous importent le plus dans le cinéma américain contemporain. ■

RESERVOIR DOGS

É.-U. 1992. Ré. et scé.: Quentin Tarantino. Ph.: Andrzej Sekula. Mont.: Sally Menke. Int.: Harvey Keitel, Tim Roth, Michael Madsen, Chris Penn, Steve Buscemi, Lawrence Tierney. 99 minutes. Couleur. Dist.: C/FP.